

## Anna et les autres, viande d'abattoir

Le débat sur les guerres contemporaines est généralement envisagé sous une rhétorique géopolitique. Dans ce contexte, ce qui arrive concrètement aux femmes et aux hommes qui sont les acteurs principaux, violents ou non, de ces guerres est rapidement mis entre parenthèses. Avec la bénédiction des hommes politiques, des médias et d'une grande partie du monde intellectuel, les guerres se réduisent à une sorte de wargame capable de rendre émouvantes et intéressantes les soirées ennuyeuses et étouffantes auxquelles les femmes et les hommes de Pouvoir sont astreints au nom de leur engagement vis-à-vis des citoyens, quand ce n'est pas au nom de l'humanité tout entière. Tranquillement assis sur les divans des salons publics ou privés, ils déplacent des troupes, des chars, des avions et des navires de guerre ainsi que leurs inévitables corolaires que sont les « missions civiles » et, sans animosité excessive, ils discutent si, et dans quelles limites, la torture est légitime, ou quels sont les « effets collatéraux » acceptables et en quelle quantité.

L' « histoire vécue » que nous allons écouter photographie le visage avec lequel la guerre se présente aux habitants de la rue. C'est la vraie guerre, où il n'y a pas de place pour la civile discussion qui anime les salons. On vit, on meurt, on est violée et rendue esclave concrètement, et reconquérir la liberté et la dignité n'est (parfois) possible qu'au prix d'une lutte « in prima persona » et, il faut le remarquer, les armes aux poings ! Une réalité plus tragique que dramatique où aucune utopie ou rédemption ne semble se profiler à l'horizon.

Le théâtre des événements est l'Albanie de nos jours.

Pour Anna, notre protagoniste, et les siens, l'Ange de l'histoire semble ne rien avoir à offrir. Non pas qu'ils tournent le dos au futur, ils sont attentifs à ce qui se trame autour d'eux parce que la possibilité de tomber dans une embuscade, victime d'un « règlement de comptes » ou de devenir la cible d'une quelconque opération de « police internationale » sont nombreuses et en permanence à l'ordre du jour.

La dimension dans laquelle vit Anna actuellement n'est pas loin de celle du proscrit mais elle est loin d'en incarner les représentations littéraires. Une issue totalement inimaginable il y a seulement 10 ans lorsque, comme la grande majorité des adolescents de son âge, elle regardait émerveillée nos chaînes de télévision et brûlait d'envie de toucher du doigt au plus tôt le rêve italien. Aujourd'hui, Anna est une femme dure, décidée, implacable et même impitoyable. Les expériences que les paramilitaires, les patrons italiens et européens d'abord, et les soldats de l'OTAN et les missions humanitaires ensuite lui ont fait connaître ont ouvert des blessures qui se sont peut-être cicatrisées mais qui ne pourront jamais être oubliées ou écartées.

La rencontre a lieu dans une ville de l'Italie du Nord grâce à la médiation d'un « clandestin » évadé un peu plus tôt d'un Cpt<sup>1</sup>. En Italie, Anna n'est pas recherchée mais elle est cependant toujours une « clandestine », et c'est pourquoi elle a accepté de parler à condition que son personnage reste une ombre dont même la description physique doit être privée de contours. Une condition qu'il n'est pas difficile d'accepter, au fond, il s'agit d'une *non-personne*. Voici son histoire.

---

<sup>1</sup> « Centre de permanence provisoire », c'est-à-dire une prison où sont détenus les étrangers arrêtés sur le territoire italien sans permis de séjour.

## Presque 6 ans de vie bannie/proscrite

### - Comment a commencé ton histoire ?

J'ai été enlevée le 11 novembre 1996, j'avais 13 ans. J'habitais un petit village qui, comme tant d'autres, a été la cible d'hommes armés qui sont arrivés et ont emmené les gens pour les mettre au travail dans les innombrables petites usines ouvertes par les étrangers, une grande partie d'entre elles appartenait à des italiens

### - Une façon peu orthodoxe de recruter de la main d'œuvre. Pourquoi les entreprises ont-elles choisi cette méthode ?

Parce que les gens commençaient à s'enfuir des usines. D'après ce qu'ont raconté les filles un peu plus grandes que moi qui étaient aller travailler volontairement lorsqu'on recrutait les gens pour faire un travail qui semblait normal. Au début, beaucoup d'entre nous sont allées dans les usines avec enthousiasme. C'était l'époque où on pensait que le monde était ce qu'on voyait à la télé. En Albanie, on capte toutes les chaînes italiennes et nous, on s'est imaginé que le monde réel était celui qu'on voyait à la télévision. Vêtements, voitures, discothèques, bars, hommes superbes, bref, tous ces trucs là. Pour nous, l'Italie c'était ça, et non sans ingénuité, nous pensions qu'aller travailler pour les italiens c'était un peu comme entrer dans ce monde-là. Et puis, beaucoup de filles voyaient dans ce travail une façon de se détacher et de s'émanciper de la famille. Chez nous, le poids de la famille ou de celui qui est plus âgé a toujours été très fort et donc, voir à la télévision toutes ces filles très libres, belles, riches et qui vivaient un peu comme elles voulaient, était un modèle très fort qu'on voulait toutes imiter. Ceci est un aspect de la question auquel il faut ajouter un autre.

En Albanie, il y avait un grand orgueil nationaliste et, particulièrement pour les générations les plus anciennes, un attachement pour l'époque communiste. Il est difficile de dire si cet attachement au passé était plus une question idéologique, c'est-à-dire une forte conviction communiste, ou bien si le lien que beaucoup maintenaient vis-à-vis d'Enver Hoxha était dû à l'indépendance que lui et ses partisans avaient conquise et garantie à l'Albanie. Dans presque tous les foyers, l'arrivée des Italiens et des usines a produit des ruptures entre les jeunes, et surtout les tous jeunes comme moi, et les plus âgés, et plus on avait à faire à des vieilles personnes, plus le conflit était grand. Pour les vieux, les Italiens ne sont pas ceux qu'on voit à la télévision mais ceux qui ont occupé l'Albanie en 1939. Pour eux, les Italiens sont des fascistes et l'hostilité envers eux est restée intacte. Même pour ceux qui ne se sont pas trop alignés sur Enver Hoxha et ses hommes. Chez moi, il y avait un oncle qui avait été fait prisonnier parce que, bien que membre du parti, il en avait critiqué la politique et avait été condamné pour révisionnisme, vis-à-vis des Italiens il partageait les mêmes idées. Parmi les générations plus anciennes le souvenir et le spectre de la conquête étaient encore très présents. Leur discours était, en bref, celui-ci : « Hier ils sont arrivés avec les armes et puis ils ont tout pris. Aujourd'hui ils arrivent avec les usines, ils prennent tout et après ils enverront aussi les soldats ».

Pour nous, les jeunes, c'était des blagues et des peurs injustifiées de gens qui ne voulaient pas changer et qui, surtout, ne savaient pas saisir la grande occasion qu'on avait à portée de la main. Aller travailler pour vous était considéré par beaucoup comme une revanche des jeunes sur les vieux. Nous venons d'une société centrée sur les anciens et où les jeunes comptent peu. Chez vous, il semble que ce soit tout le contraire. On entend tout le temps dire que le monde doit être celui des jeunes, beaucoup sont attirés par ce discours. Donc, pour résumer, au début, beaucoup vont travailler spontanément et avec enthousiasme dans les entreprises que les Italiens ouvrent sans cesse, et ils le voient aussi comme un moyen pour se libérer du poids du pouvoir familial. Tout cela ne dure pas et c'est à ce moment-là que commence le recrutement forcé à travers les enlèvements et les déportations.

**- Qu'est ce qui fait voler en éclat le climat idyllique qui s'était instauré initialement entre les patrons italiens et la force de travail albanaise ?**

Les conditions dans lesquelles les ouvrières et les ouvriers sont contraints de travailler. Une situation qui, pour les femmes, sur base de ce qu'elles ont raconté, est encore plus dure parce qu'elles sont souvent victimes d'abus sexuels de la part des agents de la sécurité. En tout cas, avec ou sans abus, c'est la façon dont on doit travailler qui rend cette vie insupportable. Aux horaires interminables, aux rythmes d'enfer et à tout le reste, tu dois ajouter le nombre impressionnant d'accidents. Non pas qu'il y ait beaucoup de morts, mais les infirmités à vie, par contre, se produisent tous les jours. Ce qui signifie rentrer chez soi et devenir un poids pour la famille parce que si tu as perdu une main ou même seulement trois doigts tu ne peux plus te rendre aussi utile qu'avant. Mais nombreuses sont aussi celles qui sont renvoyées parce que trop affaiblies pour continuer à travailler aux rythmes exigés, et il leur est difficile de guérir par la suite. A cause du peu de nourriture, nombreuses sont celles qui commencent par avoir des carences en fer et cela provoque d'autres problèmes bien plus graves. Ou alors elles tombent malades des poumons et cela les rend souffreteuses pour toujours parce que chez elles, elles n'ont pas les moyens de se soigner. Toute une génération de femmes principalement a été rendue invalide par le travail en usine. Tu deviens invalide à même pas 20 ans. C'est pour cela que de plus en plus les gens commencent à s'enfuir des usines. Au début, ce n'est pas très difficile parce que les dortoirs ne sont pas grillagés et qu'il n'y a pas de surveillance armée. L'idée que les ouvrières puissent se rebeller n'avait sans doute pas été prise en considération au même titre que d'autres aspects. En effet, en même temps que la fuite des usines commencent aussi les attaques aux usines, aux entrepôts ou aux résidences des patrons, elles sont le fait de bandes organisées, certaines à des fins politiques, d'autres simplement pour l'argent. Pour de nombreux propriétaires le climat devient lourd et ils ne se déplacent plus sans leurs armes car ils se retrouvent dans une position d'assiégés. Pendant une courte période, en dehors de l'usine, seule zone qu'ils parviennent à maintenir sous contrôle, ils ont des difficultés à se déplacer librement. C'est pourquoi ils ne se déplacent pas sans leur fusil ou leur pistolet.

L'arme la plus commune est la Winchester calibre 30/30 et le Beretta calibre 9 mais il y a aussi beaucoup de mitraillettes M12 ou de fusils mitrailleurs américains. Beaucoup de bandes contrôlent les voies de communication, ou parviennent à surgir à l'improviste un peu partout, et c'est pour cela que le transport du produit fini devient un problème parce que les chargements sont attaqués par ces groupes. Donc, pour faire voyager les chargements, les patrons doivent engager une escorte capable de faire face ou de décourager les assaillants. Dans certains cas, cependant, mêmes les zones des usines sont peu sûres. Il y a eu des épisodes où des bandes ont neutralisé la surveillance armée des paramilitaires et sont arrivés jusqu'à l'habitation du propriétaire. Dans certains cas, ces derniers, et quelques uns de leurs hommes, se sont barricadés dans les villas et ont du soutenir un conflit armé jusqu'à l'arrivée de la police.

Ce climat favorisait aussi des initiatives au sein des usines où les sabotages devenaient de plus en plus fréquents, de même que les exigences de meilleures conditions de travail, surtout une réduction de la journée de travail, une diminution des rythmes de travail et une augmentation de la qualité et de la quantité de nourriture. C'est à ce moment que le nombre de miliciens engagés par les patrons commence à augmenter et leur rôle devient de plus en plus important. Ils ont plusieurs tâches. Protéger les propriétés contre les attaques, empêcher la fuite du personnel, maintenir l'ordre et la discipline au travail mais également procurer en permanence du nouveau personnel, et ce pour deux raisons. D'une

part, ils doivent combler les vides laissés par les fugitives, de l'autre, il faut augmenter le nombre des ouvrières parce qu'il y a un véritable boom de la demande et donc ils ont tout intérêt à augmenter la production.

- **Qui compose ces corps de milices privées ?**

Il y a des gens qui viennent d'un peu partout. Il y a des Allemands, des Belges, des Italiens, des Anglais, des Américains et aussi des Sud Africain. Ca, c'est ceux que moi j'ai vu. Ceux qui m'ont enlevée étaient Italiens et Belges.

- **Mais ils pouvaient se déplacer librement sur le territoire albanais, comme paramilitaires ?**

Oui. En Albanie, après la chute de l'ancien régime, il n'y avait plus vraiment d'Etat. Il y avait des groupes qui gouvernaient à leur guise des morceaux de territoire et le gouvernement central était un peu une fiction. Les forces paramilitaires étrangères allaient où bon leur semblait parce que tous, gouvernement central et gouvernements locaux, en tiraient bénéfices. Formellement, il y avait l'Etat albanais mais, en réalité, ceux qui commandaient réellement étaient ceux qui avaient implanté leurs usines en Albanie et leurs milices privées.

- **A un certain moment, tu es enlevée de l'usine, avec d'autres ouvrières plus jeunes, et emmenée dans un bordel. Quand est-ce arrivé et pourquoi ?**

En 1998, lorsqu'arrivent les soldats italiens en mission en Albanie. A ce moment là, de nombreux patrons commencent à lorgner du côté du business du sexe, si les soldats arrivent, il va y avoir besoin de femmes, et c'est comme cela qu'ils commencent à sélectionner les filles les plus jeunes dans les usines. Il y a immédiatement une amélioration de nos conditions de vie. Nous sommes exemptées de travail pendant un mois, ils nous donnent plus à manger et des aliments de meilleure qualité, ils se préoccupent de faire reflourir nos visages et nos mains qui ont été particulièrement martyrisées par le travail. Ils nous apportent même des crèmes et des produits de beauté. Ils ne nous disent rien mais il n'en faut pas plus pour comprendre que ce changement ne présage rien de bon. Vu que le jour précédent, ils nous traitaient comme des bêtes de somme, nous terrorisaient et nous donnaient le minimum indispensable pour survivre, ils ne pouvaient certainement pas être devenus subitement des saints, nous avons rapidement compris qu'ils nous emmèneraient quelque part pour faire les putains. Sans doute parce que nous sommes jeunes (les élues ont entre 13 et 18 ans), notre santé s'améliore rapidement et toute trace de fatigue et d'abrutissement disparaît, ils viennent alors nous chercher. Nous sommes 37 filles. Ils nous font monter dans un bus aux vitres teintées, et 6 hommes armés montent avec nous, 4 Italiens et 2 Belges. Devant et derrière le bus roulent des jeeps avec les hommes armés qui nous escortent. Non pas qu'ils aient peur de nous mais, comme je l'apprendrai plus tard, les jeunes filles et même les petits garçons sont en train de devenir une marchandise précieuse et très demandée, et on ne peut écarter le risque d'une attaque de la part de quelqu'un qui voudrait s'emparer du chargement. J'ai appris qu'il y avait eu de nombreux épisodes de ce genre.

- **Comment font-ils pour vous convaincre de devenir des prostituées ?**

Par la terreur. Nous sommes emmenées dans ce qui deviendra notre demeure dont il n'est pas possible de s'éloigner et certaines d'entre nous, choisies au hasard, sont violées par une quinzaine de paramilitaires sous les yeux de toutes les autres. Juste après, ils nous déshabillent et nous rassemblent, nues, dans une cour, puis ils vont prendre les chiens et les excitent contre nous. Ils ne les laissent pas nous mordre et font en sorte que les dents ne s'approchent pas trop mais ils nous disent clairement que si nous ne faisons pas bien notre travail ils n'hésiteront pas un instant à nous jeter en pâture aux chiens. Ils nous disent clairement que nous ne devons pas faire d'histoire et que nous devons nous montrer disponibles et enthousiastes envers n'importe quelle requête. Une phrase, qu'on nous dira

peu après, rend tout cela très clair : « *vous n'êtes pas ici pour faire les putes, vous êtes ici parce que vous êtes des putes et vous devez vous comporter comme telles. Vous devez divertir les soldats comme si vous vous amusiez aussi. Comment ? démerdez-vous mais trouvez le moyen parce que les chiens ont faim et ils adorent la viande crue* ».

Pour nous toutes commence alors une période d'abrutissement total. Certaines ne résistent pas et préfèrent le suicide. Certaines sont mortes dans les orgies. Il n'y a aucune limite. Ils peuvent faire de nous ce qu'ils veulent. Il te suffira de savoir ce qui arrive ensuite aux filles qui, pour avoir trop travailler ou parce qu'elles ne sont plus assez jeunes, ce qui signifie avoir plus de 20-25ans, sont envoyées dans des bordels spéciaux. Fréquentés uniquement par des sadiques, où les filles sont soumises à des tortures et des supplices de toutes sortes. Régulièrement, il y a une inspection dans les bordels, et celles qui sont trop abîmées sont envoyées à ce qu'on appelle le terminus. Celles qui sortent de là ne pourront jamais oublier, même en essayant de toutes leurs forces. Elles porteront jusqu'à la fin de leurs jours les stigmates des blessures, des plaies et des brûlures faites dans les petits jeux.

- **Ton histoire dans les bordels pour militaires continue malgré la fin de la « mission italienne ». Que s'est-il passé ?**

En tout cas, la mission termine mais la présence militaires, bien que réduite, continue et puis, à ce moment là ; l'affaire des bordels fonction tellement bien qu'ils commencent à être fréquentés par les civils. Des touristes, pour la plus part européens mais il y a aussi des américains et beaucoup d'arabes qui arrivent via des voyages spécialement organisés. La possibilité de pratiquer le sexe extrême sans problème attire un public international. Avant, pour trouver une occasion semblable, on devait aller jusqu'en Asie ou en Amérique du Sud, maintenant, pour les Européens, on peut même organiser un WE de sexe sans limite sans trop d'agitation. Donc, pendant un certain temps, on passe d'un public principalement militaire à un public civil.

L'Albanie est une terre de conquête pour tous et chacun vient y faire ce qu'il veut, et surtout ce qui, dans son pays, est considéré comme criminel. Avec l'arrivée des civils la demande de jeunes, filles et garçons, augmentent. Nous, même si nous avons presque toutes moins de 18 ans, nous commençons à être considérées comme vieilles parce que les civils veulent surtout des filles et des garçons entre 10 et 13 ans. C'est pourquoi, nous les grandes, nous sommes offertes aux militaires qui nous préfèrent. Puis, la guerre du Kosovo éclate et les bordels pour militaires connaissent une forte expansion, nous sommes transférées près d'une base de l'OTAN.

- **Lorsque la guerre termine, est ce que cela change quelque chose pour vous ?**

Non, parce que à ce moment là, aux militaires se sont ajoutés un nombre incalculable de fonctionnaires et de civils, et donc, la requête de prestations sexuelles ne diminue pas, elle augmente. Le business s'élargit parce que la demande est plus grande et parce que certains commencent à prélever des filles et des garçons pour les envoyer partout dans le monde. C'est surtout le cas pour les plus jeunes. Des fillettes et des garçonnetts de l'âge de 12 ans en moyenne. Dans les villages et les quartiers pauvres des villes commencent les ratisages. Les informations que j'ai, reçues de mes gardiens, sont que beaucoup atterrissent dans des pays arabes, particulièrement en Arabie Saoudite, au Kuwaït, dans les Emirats du Golfe mais aussi aux Philippines et en Thaïlande. On nous répétait à moi et aux autres qu'on s'en tirait bien parce qu'on était désormais trop vieilles pour ce genre de business. Dans les environs d'un des bordels où j'ai été, ils faisaient, dans un cabanon séparé, le triage. Ils les gardaient là une quinzaine de jours dans l'attente de l'embarquement vers leur destination. Pendant ce temps, ils étaient continuellement violés et torturés. Et ce, tant pour plier toute forme de résistance possible, que parce qu'au sein des milices il y beaucoup de sadiques qui ne s'excitent et ne jouissent que comme cela.

Beaucoup d'entre nous ont été soumises à un traitement analogue avant d'être mises au travail.

- **Tu veux en parler ?**

Non. Je n'ai pas envie de revenir la dessus. Même si des années sont passées, mes nuits sont pleines de cauchemars et des peurs, je ne réussis même plus à imaginer pouvoir être avec un homme, de ce point de vue, ma vie est définitivement finie. Rien que l'idée de sentir les mains d'un homme sur moi me dégoûte et me terrorise en même temps. Même si je sais, rationnellement, que c'est une erreur et que cela n'a aucun sens, quand je me revois tirer et que je vois l'homme ou les hommes tomber devant moi, je ne peux m'empêcher d'éprouver du plaisir. Je sais que tous les hommes ne sont pas coupables et qu'ils ne sont pas des porcs comme ceux que j'ai trouvé sur ma route, mais je ne peux rien y faire, les tuer me fait plaisir. Tu sais, les gens ne sont pas différents des animaux. Une bête qui a été terrorisée n'a que deux possibilités, ou succomber comme un cobaye de laboratoire ou se transformer en bête sauvage, la seconde hypothèse me plait mieux.

Après ma libération j'ai suivi une période d'entraînement avec le groupe et j'ai participé et participe toujours aux histoires qu'on y fait. Si, comme il est parfois arrivé, il fallait neutraliser un soldat ou un paramilitaire et que pour l'occasion il fallait utiliser le couteau ou la baïonnette, je me suis toujours arrangée pour être dans le noyau opérateur. Enfoncer la lame dans la chair d'un de ces porcs est un des seuls plaisirs qui me reste. Bien mieux que de leur vider un chargeur dans le corps, cela te donne une satisfaction bien plus grande de sentir directement, avec tes mains, que la vie s'en va du corps de ce salaud, de lire dans ses yeux la peur et la terreur parce qu'à ce moment tu te rappelles de quand les porcs comme lui t'utilisaient pire qu'une poupée de chiffons, et plus tu avais peur et étais terrorisée, plus eux s'acharnaient et aimaient cela. Donc, je ne veux pas entrer dans les détails, mais uniquement pour des questions de sécurité, je préfère parler de l'après libération mais ne me demandes pas de détails sur la ségrégation, ces cauchemars je les ai enfouis quelque part et je suis déjà obligée de vivre avec quand, la nuit, ils resurgissent à l'improviste. Et puis, je ne cherche ni pitié, ni compréhension. J'ai vécu avant, et vu ensuite, de quoi sont capables tous ceux qui sont arrivés pour nous apporter de l'aide, le bien-être et toutes les conneries avec lesquelles ils se pavanent. Ils volent, violent, oppriment autant que les soldats, les policiers ou les paramilitaires. Mon expérience me dit que tous ces aimables personnages deviennent humains et compréhensifs uniquement lorsqu'ils se trouvent dans la mire de mon fusil mitrailleur ou lorsque la lame dentelée de mon couteau leur chatouille la gorge. Donc, stop avec ces conneries.

- **Comment se passe ta libération?**

Grâce à mon frère et à son groupe. Quand j'ai été enlevée, il n'était pas à la maison et c'est ainsi qu'il a été sauvé. Nous ne sommes plus vus pendant 5 ans jusqu'au jour où il a réussi à me libérer. Pour ne pas finir comme moi, lui et d'autres gamins ont vécu un peu dans les campagnes. Là, il a été accueilli par un des multiples groupes armés qui se sont formés en Albanie pour se défendre contre les étrangers, le gouvernement et la police. Il a appris le maniement des armes et à combattre parce que beaucoup de ces groupes sont formés d'ex-militaires. Avec ce groupe, il faisait des incursions dans les villes où il assaillait les entrepôts, ou les dépôts d'armes, ou il séquestrait des riches. C'était le seul moyen d'avoir des marks. La monnaie albanaise ne valait plus rien et il était inutile de la voler parce que c'était comme voler de l'air. Ensuite, il s'est occupé surtout de trafic d'armes, c'est grâce à cela qu'il a pu retrouver ma trace. Nos gardiens étaient des Italiens et des Belges qui travaillaient comme employés dans les bordels et, pour leur compte, faisaient les trafiquants d'armes. Jusqu'à peu de temps avant, ce sont des choses que j'ai

appries plus tard par mon frère, ils avaient un canal direct avec les forces de l'OTAN qui les fournissaient directement mais, à un certain moment, ce trafic a été pris en main par des soldats réguliers qui les ont exclus du business et, ils ont du chercher une autre voie.

C'est pour cela qu'ils se sont tourné vers l'UCK avec qui mon frère et son groupe avait déjà fait des affaires. De cette manière, mon frère est entré en contact avec nos geôliers. Ils ont passé un contrat pour des fusils mitrailleurs, des pistolets, des missiles antichars et des explosifs et, après une négociation assez longue faite au travers d'intermédiaires, ils sont parvenus à un accord et se sont rencontrés. Comme cela se passe habituellement dans ces cas-là, lorsque s'ouvre un nouveau canal, le premier échange est toujours un peu un test. Celui qui achète veut des garanties sur la qualité du produit qu'il acquiert et celui qui vend veut être sûr de la solvabilité de l'autre. En plus, les deux veulent être sûrs que personne ne fera la malin et que tous joueront franc-jeu. Ainsi, le premier échange est plus une manière de montrer un échantillon et s'évaluer réciproquement. Le nombre d'hommes qui y participent est assez limité. Si mon frère avait agi à ce moment-là, il n'aurait pu séquestrer qu'une petite partie du groupe qui me tenait prisonnière et il aurait sans doute ensuite été obligé de faire la guerre pour venir me libérer, avec peu de probabilités de succès.

Le premier rendez-vous se passe sans problème. Ensuite, il y en a un deuxième car mes geôliers veulent vérifier certaines choses sur l'explosif qu'ils ont commandé et avoir de plus amples informations concernant le temps pour la livraison des missiles antichar. Lors du premier rendez-vous, afin de rendre les choses le plus facile et attrayantes possible, mon frère leur avait parlé de la possibilité d'acheter aussi un certain nombre de mitraillettes légères qui sont très prisées et dont la vente génère d'énormes profits. Ce sont des armes serbes et c'est pour cela que mes geôliers voulaient en vérifier l'efficacité avant de s'engager. On arrive ainsi au troisième rendez-vous, celui où l'entièreté du chargement prévu plus quelques mitraillettes à l'essai seront livrés. C'est le premier stock d'une livraison qui, si l'acquéreur est satisfait, sera réglée lors d'un prochain rendez-vous. On arrive ainsi à la livraison. Le lieu choisi est en pleine campagne, là où le regard porte loin et où chacun peut se rendre compte que personne n'essaye de le bluffer. Ce sont mes geôliers qui avaient choisi cet endroit et mon frère avait accepté sans problème.

Cependant, tout de suite après l'accord, mon frère et son groupe avaient creusé des tunnels dans le coin et nombreux d'entre eux s'y étaient cachés trois jours avant la livraison, restant totalement invisibles. Deux jours avant la livraison, certains de mes geôliers viennent vérifier les lieux, ils recommencent le jour suivant tandis que, pendant toute la nuit qui précède la rencontre, d'autres surveillent l'endroit. Lorsqu'arrive l'heure de la livraison, ils sont vigilants mais relax. Tout laisse supposer qu'il n'y aura pas de surprise. Mon frère arrive avec les camions plein d'armes et se dirige très tranquillement et amicalement vers les acheteurs. Ces derniers contrôlent la marchandise, tout est ok. Les acheteurs montent dans les camions qui doivent les porter à destination pendant qu'une valise pleine de dollars et une autre pleine de marks sont remises à mon frère et ses hommes. Tout semble terminé, mon frère et ses hommes font mine de retourner d'où ils viennent quand, sans que personne ne s'en rende compte, dans le dos des acheteurs surgissent une vingtaine d'hommes, qui les visent non seulement avec des fusils-mitrailleurs mais aussi avec 3 de ces fameuses mitrailleuses légères. Rapidement, mon frère et ses hommes pointent leurs armes sur les chauffeurs, les obligeant à descendre des camions tandis que tous les autres n'ont d'autre choix que de se rendre. A ce moment là,

certains sont interrogés sur le nombre d'hommes armés restés autour des bordels et des bars. Il ne leur faut pas longtemps pour obtenir toutes les informations nécessaires.

Par chance, les hommes qui nous tenaient en captivité avaient des gros 4x4 aux vitres teintés et donc, de dehors, on ne pouvait pas reconnaître qui était au volant. Après les avoir désarmés et faits prisonniers, ils prennent le chef et l'emmènent. Maintenant commence la partie la plus délicate de l'opération parce que, d'ici peu, ils entreront dans une zone contrôlée par les troupes de l'OTAN. La chance, comme je te l'ai dit, ce sont ces voitures aux vitres teintées que les soldats de l'OTAN connaissent bien et qu'ils laissent donc passer sans problème. Ainsi, mon frère et ses hommes arrivent tranquillement dans la zone réservée aux loisirs des soldats où moi et les autres filles sommes retenues prisonnières. Il n'y a pas beaucoup de surveillance ni une grande activité. Il est à peine midi et la majorité d'entre nous dort encore. Certaines en compagnie d'un soldat ou d'un officier de l'OTAN avec lequel elles ont passé la nuit. Ils arrivent dans la cour et descendent de la voiture très tranquillement. Plus tôt, ils avaient obligé le chef à téléphoner pour avvertir de son retour et de la bonne marche de l'opération. Tandis que certains se dirigent vers l'intérieur, un petit groupe, armé de couteaux neutralisent les sentinelles à l'entrée. Les autres entrent dans les locaux sans rencontrer de résistance. Très vite, ils contrôlent totalement la situation. Peu après, ils entrent dans les chambres et nous libèrent.

Notre enfer est terminé. Certaines, dont moi, avant de quitter les lieux, se vengent quelque peu sur nos geôliers et sur les soldats de l'OTAN encore endormis dans les lits, ensuite on s'en va. on monte dans les Jeeps des paramilitaires qui ne suffisent pas, il faut donc prendre d'autres véhicules mais ceux-ci n'ont pas de vitres teintées. Il y a un poste de contrôle de l'OTAN à traverser et cela pourrait créer un problème (ce qui arriva). C'est la troisième fois que les jeeps passent et repassent, et cette fois il y a également d'autres véhicules, avec nous à l'intérieur. Quelqu'un au poste de contrôle a dû trouver ce va et vient étrange et s'est douté qu'il se tramait quelque chose, de plus, il n'y avait pas de raison de nous transférer puisqu'aucun nouveau cantonnement de troupes n'avait été installé. On nous ordonna donc de nous arrêter. Mais mon frère et ses hommes s'étaient préparés à cette éventualité et ils se comportent en conséquence. Ils ralentissent et se dirigent vers les deux esplanades utilisées pour les contrôles. Deux jeeps d'un côté, deux jeeps de l'autre. Et nous aussi, on s'arrête avec le reste du convoi, les véhicules gardent cependant leur moteur allumé. Au fond de nos camions, il y a deux mitrailleuses que nous cachons de nos corps. Au milieu de notre groupe, on entrevoit juste un homme mais tous les autres sont tapis par terre. Ils baissent les fenêtres des jeeps et commencent à tirer. Les chauffeurs démarrent alors, on traverse le contrôle et juste après les mitrailleuses commencent à tirer. Pris entre deux feux, les soldats de l'OTAN fuient précipitamment, mon frère et les autres descendent des jeeps et continuent à les mitrailler, puis nous repartons. Après une demi heure, on descend et on continue à pied, par sécurité, tandis que les autos continuent sur la route ; moi et une partie du groupe on suit des sentiers pour arriver à un abri sûr sur une zone hors du contrôle de l'OTAN. Nous sommes libres.

**- Comment se passe, à partir de ce moment-là, ta vie et celle des autres filles libérées ?**

Certaines tentent de rentrer chez elles, et j'ai perdu leur trace. Moi et les autres, restons avec mon frère et son groupe mais sur ce point je ne pense pas qu'il faille dire quoique ce soit. Je peux juste te dire que dans le bordel qu'est devenue toute cette zone, nous avons



décidé de ne prendre ni le rôle des victimes ni celui des pauvres, et quand c'était possible, de vous faire payer cher les ravages que vous nous avez apportés.

- **Dans tout ceci et dans ce que vous faites, y a-t-il un raisonnement politique ?**

Non. Dans le groupe, certains ont un peu de nostalgie politique du passé, d'autres ont un peu de sentiment nationaliste mais ce sont des choses qu'ils gardent pour eux. Bien sûr, tu pourrais voir notre action comme une petite guérilla et peut-être bien que c'en est une, mais nous n'avons ni projet ni idéal politique en tête. Si, comme c'est arrivé parfois, nous avons à faire à des formations ou des groupes politiques, c'est par pur hasard, nous n'avons l'intention de nous lier à rien ni à personne. Nous ne voulons libérer personne, nous voulons être libres, indépendants, respectés, craints, et, pourquoi pas, riches. Le reste, c'est du bavardage. Une chose est sûre, si on doit se battre, on préfère avoir dans notre viseur des soldats de l'OTAN ou leurs associés civils plutôt que des pauvres quidams.

\*\*\*

Il faut une dose d'ingénuité à la limite de la stupidité pour trouver dans l'histoire d'Anna quelque chose d'exceptionnel. La seule chose anormale de son histoire c'est la fin, et sûrement pas le sort auquel elle, comme les composantes les plus faibles de son peuple, était destinée. Il est certain que si son frère n'avait pas réussi à échapper aux paramilitaires qui cherchaient de la main d'œuvre forcée et si, dans sa fuite, il n'avait pas rencontré un petit groupe de soldats qui avaient décidé de prendre le maquis, nous n'aurions eu aucune nouvelle de Anna. Elle aurait continué à faire partie du « logistique » des différentes armées envoyées pour défendre les « droits de l'homme » ou des humanitaires et des civils qui leur courent derrière, et, une fois rendue inutilisable par ce genre de tâches, elle aurait été reconduite, toujours en esclavage, dans une des usines où, comme c'est arrivé à de nombreuses filles, elle aurait fini sacrifiée dans une des multiples performances extrêmes dont les soldats et les civils occidentaux semblent si friands.

Dans sa déconcertante banalité, l'histoire d'Anna est cependant capable de raconter quelque chose d'important sur les guerres contemporaines. Les populations secourues et/ou libérées, ne sont rien d'autres aux yeux des occidentaux que des animaux dont un en particulier : le porc. Comme pour ce dernier, il n'y a rien à jeter. Leur reconversion permanente et rapide dans l'une ou l'autre activité rentable et utile semble ne pas connaître de limites. A la fin, seule reste la vérité des guerres actuelles dont il est difficile d'ignorer le caractère néocolonial. Alors, cela vaut peut-être la peine de rappeler que c'est toujours de nos territoires que ces opérations partent et que la différence entre les missions militaires, civiles, économiques et financières ne sont rien d'autres que des différences de degrés et d'articulation d'un seul et unique modèle de domination. Il reste à se demander qui, parmi les femmes et les hommes du Palais, peut de façon réaliste se dire en dehors de tout cela.

Traduction de l'article « *Anna e le altre, carne da macellaio* » de Emilio Quadrelli, paru dans *Alias* n°5, complément au *Manifesto* du 3 février 2007.